

L'autre gueule d'amour

Son jeu incandescent dans *Amok* de Stefan Zweig fait de lui la révélation de la rentrée théâtrale. Pour son premier seul en scène, le petit-fils de Gabin est salué par la critique et le public. Unaniment. *Propos recueillis par Raphaël Morata*

« Cette couverture de *Point de Vue* sur le mariage de mes grands-parents est sublime, confie Alexis Moncorgé. Mamie, que j'ai bien connue, y est très belle. Elle avait été mannequin pour Lanvin. Dans l'article, mon grand-père est appelé Alexis Moncorgé ! Quant à ma grand-mère, tous ses prénoms sont cités : Marcelle, Christiane, Marie. Lorsque mon grand-père avait une prise de bec avec elle, il lui donnait du Marcelle. Elle détestait ce prénom. »

Le temps d'une traversée en mer, les planches du Théâtre de Poche Montparnasse sont devenues le pont d'un paquebot. Sur le bastingage, un homme se livre à une confession sans retenue. Un flot enfiévré de mots sort de ce « coureur d'Amok » comme frappé par cet « état de transe furieuse et dévastatrice qui sévissait en Malaisie ». Dans le rôle halluciné de ce médecin allemand expatrié qui n'a pu sauver une femme dont il est tombé follement amoureux : Alexis Moncorgé. Le jeune comédien brûle littéralement, se livre corps et âme dans les abîmes du monologue, plonge dans « ce monde souterrain des passions » décrit par Stefan Zweig en 1922 dans sa nouvelle intitulée *Amok*. Pour un peu, on retrouverait presque la même intensité, le même désespoir que son grand-père, Jean Gabin, lorsque celui-ci jouait dans le film *Le Jour se lève*. Physiquement, ils ne se ressemblent pas. Le jeune Moncorgé, derrière une barbe Belle Époque et un visage empreint de douceur presque romantique, n'a rien du visage massif et tranchant de son célèbre aïeul, disparu dix ans avant sa naissance. À 29 ans, après des années de formations exigeantes auprès de Jean-Laurent Cochet et Hélène Zidi, ainsi qu'une nomination aux Molières, le comédien vit « enfin ces derniers mois comme une éclosion ».

Initialement prévu jusqu'au 13 mars, son spectacle, dont il a également assuré l'adaptation, est prolongé jusqu'au 30 avril. Un succès public soutenu par une critique dithyrambique.

Malgré l'ovation lors de la première, vous aviez l'air plus soulagé qu'heureux. Le stress ?

En province, le public est plus tendre et bienveillant. À Paris, on entre dans le dur. Cela faisait neuf mois que je portais ce projet. J'en suis aussi le producteur. Il y a toute une équipe qui compte sur moi. Il fallait être à la hauteur pour eux. Donc, oui, du soulagement quand on voit la salle applaudir.

Pourtant, cette pièce vous l'aviez déjà « rodée » à Avignon...

Je l'ai jouée à vingt-deux reprises lors du Festival et six fois en tournée. Le théâtre, c'est du spectacle vivant. Le public veut avoir cette sensation que c'est toujours la première et seule fois que l'on va raconter et vivre cette histoire. On doit être authentique et sincère... chaque soir.

Pourquoi avez-vous choisi *Amok* pour votre premier seul en scène ?

J'ai commencé l'année 2015 au fond du trou. Je n'avais aucun projet, plus un seul kopeck en poche. C'était le drapeau noir qui flottait sur la marmite. J'avais pourtant plein

d'idées, la « niaque », l'envie, la foi... Comme le téléphone ne sonnait pas, j'ai décidé de me mettre un coup de pied aux fesses. Pendant un mois avec mon ami Issame avec lequel j'ai fondé ma compagnie, j'ai lu des centaines de pièces, des monologues aussi. Je voulais me frotter à cet exercice depuis un an. Je suis un admirateur de Jacques Gamblin et de Philippe Caubère, mon mentor. C'est en ouvrant, mon recueil fétiche de Stefan Zweig que je suis tombé sur la seule nouvelle que je n'avais pas lue : *Amok* !

Ce fut un choc ?

Comme un coup de foudre. C'était limpide. J'ai même l'impression que c'est cette nouvelle qui m'a trouvé et pas l'inverse. Et je suis rentré dans le travail comme un Amok. En deux

semaines, j'avais plié l'adaptation. J'étais comme un fou, un possédé.

Vous étiez-vous déjà frotté à l'écriture ?

J'avais même écrit une pièce, *Le Secret des banquises*, que je n'ai jamais jouée. Je n'en étais pas très content. Mais là, je n'avais rien à faire. Que du simple découpage et de petites adaptations scéniques. Dans les romans de Zweig, il y a toujours une dramaturgie théâtrale, ce goût pour le détail des sentiments. Il excelle dans cette façon, très freudienne, de décortiquer la psychologie des personnages. Mon personnage s'adresse au public comme un patient





à son psy : il se met à nu, montre ses défauts, son orgueil, son désir, sa folie. Le démon de la passion.

Le seul en scène demande aussi beaucoup de force intérieure...

À 29 ans, c'était le moment. Un jour ma coach, Hélène Zidi, m'a dit : « Avant de courir, apprends à marcher. » Le chemin est long... jusqu'à El Paso ! Il y a quelques années, je n'aurais pas pu rester pendant une 1 h 15 sur le fil du rasoir. Il faut supporter cette mise en danger. Je me suis aussi reposé sur mon metteur en scène, Caroline Darnay, qui m'a guidé et rassuré. Toujours avec franchise.

Comment avez-vous vécu votre nomination aux Molières pour votre rôle dans *Au Bonheur des dames* ?

Je ne fais pas ce métier pour les paillettes et les prix. Je n'aime pas la compétition, les concours. C'est la raison pour laquelle je ne me suis pas présenté au Conservatoire. Mais cela fait un bien fou d'avoir la reconnaissance de ses pairs. Celui qui dit le contraire, ment. J'ai pris cette nomination comme une sorte de soutien à poursuivre dans ce métier. Cela fait cinq ans que je galère. Certes, le doute fait partie du comédien. On vit avec. Il faut savoir le gérer afin qu'il ne vous ronge pas. En faire un allié. Mais on doit être fort dans la caboche.

Quand on est le petit-fils de Gabin, cela peut paraître étonnant d'évoquer des années de galère...

Je vous assure que rien ne m'a été donné. Aucun passe-droit. Et c'est normal. Ma famille n'est pas dans le milieu artistique. Mes parents sont éleveurs de chevaux en province. Je me suis débrouillé tout seul quand je suis arrivé à Paris. J'ai travaillé dans des bars pour payer mes cours et mon loyer. Et puis, vous me voyez arriver quelque part avec une pancarte : « Je suis le petit-fils de Gabin. » Non, j'ai trimé. Je

dois tout de même reconnaître que cela m'énervait quand j'entendais de vieux comédiens dire : « Ça va, le grand-père a fait le boulot pour toi. »

Avez-vous toujours voulu être comédien ?

Depuis tout petit, c'était en moi, comme une évidence... mais je ne le criais pas sur tous les toits. Ma mère s'en doutait. Elle savait que je faisais du théâtre au lycée. Rien de sérieux. Ce n'était pas « option théâtre à la Sorbonne ». Loin de là. Nous vivions à Mortagne-au-Perche dans l'Orne. En pleine campagne. Nous sommes des gens de la terre, vous savez. Les pieds dans la réalité. Après le baccalauréat, ma mère m'a seulement conseillé de « me structurer intellectuellement et de voyager ». Et après de faire ce que je voulais. J'ai passé une licence de sciences politiques à Angers et une année en Angleterre.

Quelle a été la réaction de votre père quand vous lui avez annoncé votre intention d'être comédien ?

Il m'a dit simplement : « Tu bosses, mon gars. » Et il avait mille fois raison. Je sais qu'il est fier de moi. Même s'il ne me le dit pas. C'est très pudique chez les Moncorgé. Nous avons une relation très forte et très belle. Entre nous, cela ne passe pas par les mots.

Vos deux sœurs sont-elles aussi dans le milieu artistique ?

Pas du tout, l'une est journaliste sur Equidia, la chaîne de télévision consacrée au monde du cheval, l'autre travaille pour une société italienne dans l'équipement sportif de vélo. Sa passion est la descente de montagne en VTT. Elle est championne nord-américaine de descente enduro.

Votre père n'a jamais songé à reprendre le flambeau ?

La question ne s'est jamais posée. Cela aurait été l'enfer pour lui. Être le fils de Gabin, c'est aussi difficile que d'être celui du général de Gaulle. D'autant plus, que physiquement, mon père ressemble beaucoup au sien. C'est même sa photocopie ! Heureusement, il a eu cette passion pour les chevaux. Dans son parcours professionnel d'éleveur, il a réussi à se faire un nom : Mathias Moncorgé. Il est l'un des pionniers de l'insémination chez les trotteurs. Ma mère est aussi issue de ce milieu. Elle est d'une famille d'entraîneurs de chevaux.

Vous n'avez jamais pensé reprendre le pseudonyme de Gabin que portaient votre grand-père et votre arrière-grand-père ?

Surtout pas. Cela ne me ressemble pas. Je m'appelle Alexis Moncorgé. Je porte déjà l'un des prénoms de mon grand-père. Je ne renie absolument pas mes racines. Ce serait bête. Je suis très fier de l'histoire de ma famille et que Gabin soit mon grand-père. Je suis le premier fan de ses films. Il m'arrive encore d'en revoir avec mon père. Cependant, j'ai mis un certain temps à vivre cette « filiation » avec une forme de détachement. Au début, je le cachais. Je sentais sur mes épaules comme un poids, presque une épée de Damoclès. C'est difficile d'avoir comme ça une ombre derrière soi. Tu te sens l'obligation d'être meilleur. Parce que les autres t'attendent au tournant.

« Je suis très fier de l'histoire de ma famille et que Gabin soit mon grand-père. Je suis le premier fan de ses films. »

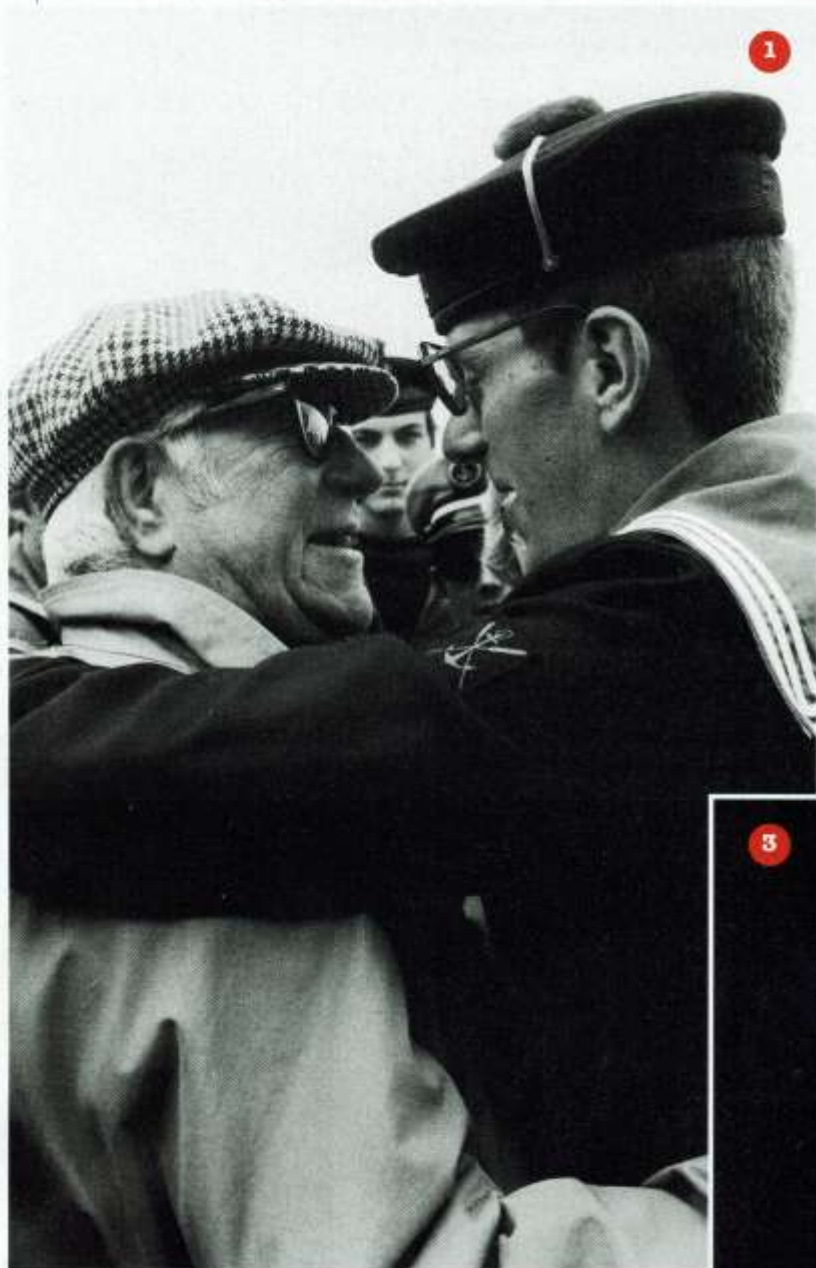
Et pourtant au théâtre, les comparaisons avec votre grand-père vont être difficiles à faire...

Une seule pièce à son actif en 1949 : *La Soif* de Henry Bernstein avec Madeleine Robinson. Un succès, sans suite. Le théâtre, très peu pour lui. Il disait que c'était trop dur et que l'on dînait tard (rires). Et pourtant, de 18 à 25 ans, il a fait du boulevard, du vaudeville, du music-hall. Il s'est produit aux Bouffes-Parisiens, aux Folies-Bergère, au Moulin-Rouge, à la Cigale...

Zola, Maupassant, Tchekhov et maintenant Zweig... vous n'aimez que les classiques ?

Un jeune comédien ne choisit pas. Ma sœur m'a dit : « Quand est-ce que tu feras un truc drôle ? » Et c'est vrai qu'il n'y a que dans deux pièces où je ne meurs pas (rires). Et les suivantes ne sont pas des comédies. Je prépare *Le Deuil sied à Électre* d'Eugène O'Neill et pour le Ranelagh en 2017, *L'Aigle à deux têtes* de Jean Cocteau. Si j'aime les textes contemporains, comme ceux de Xavier Durringer, je ne veux pas faire n'importe quoi. À cachetonner comme on dit. J'ai bossé cinq ans dans la restauration. Si j'ai besoin d'argent, je préfère encore servir des cafés en terrasse. ●

Amok de Stefan Zweig, mise en scène de Caroline Darnay, jusqu'au 30 avril au Théâtre de Poche Montparnasse.



1



2

1. Gabin avec son fils Mathias qui faisait en 1976 son service militaire sur le *Jeanne-d'Arc*.
 2. Dans la pièce *La Soif* (1949) de Henry Bernstein avec Madeleine Robinson et Claude Dauphin.



3



4

3. Alexis Moncorgé dans *Amok*.
 4. Dans *La Mouette* de Tchekhov, adaptée par Hélène Zidi, il joue Constantin Treplev, aux côtés de Laura Mélinand.
 5. Pour le rôle d'Octave Mouret dans *Au Bonheur des dames*, Alexis Moncorgé est nominé aux Molières.



5